

Comment donner le goût du Québec aux familles de différentes origines et comment intéresser les familles québécoises d'origine canadienne-française à mieux les accueillir ?

Louise LAURIN
Commission des écoles catholiques de Montréal

Question très vaste, qui demande beaucoup de nuances et dans laquelle le temps est un facteur déterminant comme sont importants les gestes qui sont posés.

Comme je suis une femme de terrain, je vais vous communiquer le fruit de mes expériences scolaires qui ont certainement contribué à donner le goût du Québec à bien des familles, si je me fie aux témoignages reçus et à cette petite fille d'origine turque expulsée il y a quelques années qui nous a crié son amour du Québec. Événement qui est demeuré gravé dans la mémoire de plusieurs et qui a marqué ma vie. Je suis convaincue que c'est en posant des gestes concrets de rapprochement qu'à court, moyen et long terme, selon le cas, les familles pourront s'intégrer harmonieusement.

L'école est le creuset de notre société et le creuset de cette société en devenir qui doit relever le défi de l'intégration. Actuellement, en plus d'assurer la formation académique de ses élèves, l'école montréalaise doit

aider les jeunes immigrants à s'intégrer sur le plan linguistique et sur le plan psychosocial. Pour réussir, elle a aussi un autre grand défi : celui de s'assurer de la collaboration des parents. Une première condition : créer un climat d'ouverture, d'acceptation de l'autre ; d'abord chez le personnel, si l'on veut que cela se reflète chez l'enfant, personnage central de la famille, de quelque origine qu'elle soit.

Des séances d'information et de formation continue pour tous les intervenants du milieu scolaire sont indispensables, non seulement pour adapter l'enseignement, mais pour comprendre les jeunes et leurs parents afin de s'habilitier à mieux intervenir. Les transformations de la société québécoise, l'intégration des immigrants, l'adaptation de l'école au pluralisme, les coutumes familiales et les relations interethniques, etc., autant de sujets à traiter, de cas à discuter.

Pour nous à l'école, plusieurs moyens sont mis en œuvre pour faciliter le passage de la classe d'accueil au programme régulier : entre autres, parrainage, stages, partage d'activités. Les titulaires se rencontrent pour mieux connaître les élèves. Message aux élèves pour leur indiquer qu'ils sont chez eux, que leur nouvelle patrie les adopte. Mais pour moi, enfant égale famille. Les parents doivent comprendre ce qui se passe à l'école, s'initier à la vie de l'école, et nous, nous devons aussi les connaître, les comprendre et instaurer le dialogue.

Divers moyens sont mis en œuvre : rencontres en langue d'origine (neuf langues, même s'il était souvent difficile d'avoir des interprètes. Peu à peu, les parents déjà ici depuis plusieurs années ont assuré la relève). Ces rencontres étaient donc d'abord de l'information : les règles de la vie de l'école, l'organisation de l'école et l'organisation scolaire du Québec, les attentes de l'école face aux parents (ce qui est souvent pour eux fort éloigné de ce qu'ils connaissaient). L'important était de ne pas forcer les barrières mais de leur donner le plus d'informations générales possible au départ pour les sécuriser et leur faire sentir aussi qu'ils étaient bienvenus.

Pour faciliter le dialogue avec l'école et motiver les enfants dans leur apprentissage et aussi entrer en contact avec les parents d'origine canadienne-française, j'avais organisé des cours de français pour les parents, le jour et le soir, avec garderie gratuite afin de permettre aux femmes de venir également. Ces cours n'avaient pas seulement pour objectif l'apprentissage de la langue mais la connaissance approfondie de la vie scolaire. Les professeurs se servaient des méthodes et des travaux utilisés en classe avec les jeunes ainsi que des communiqués de l'école.

Nous avons eu aussi des groupes parents/enfants de première année. Une fois par semaine, le professeur initiait les parents et leurs enfants à

l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des mathématiques. Les parents s'habilitaient ainsi à être présents et capables de guider leur enfant et se rapprochaient ainsi de l'école québécoise.

À la suite de ces cours et tout au long de l'année, j'organisais deux ou trois rencontres plutôt « sociales » pour que parents d'origine canadienne-française et toutes les autres puissent d'abord s'apprivoiser, car je crois que la première étape que chacun doit réaliser, c'est qu'il a affaire à une autre « personne » qui mange, respire, qui pense, qui aime comme lui, qui partage le même désir d'assurer le meilleur avenir possible à son enfant. Je désirais également créer un sentiment d'appartenance à l'école, puis au Québec.

Les bénévoles de l'école faisaient un rapport ; les parents qui ont réussi des cours de français recevaient leur diplôme et divers jeux de communication bien préparés obligeaient les gens à se parler. Les résultats furent probants : des liens de bon voisinage furent créés et dans des réunions à caractère plus pédagogique, les échanges furent possibles.

Mais il a fallu aussi organiser pour les parents d'origine canadienne-française de l'information et des échanges sur toute la question de l'immigration et de l'intégration, car ils avaient le sentiment d'être envahis, de ne plus être chez eux (60 % allophones et 40 % francophones). Ces rencontres, surtout avec le comité d'école de type plus social ainsi que des ateliers à caractère pédagogique, ont contribué au rapprochement et à l'entraide.

Ainsi, au niveau de la maternelle, les élèves de la maternelle d'accueil étaient jumelés avec ceux de la maternelle régulière. Les parents étaient tous invités à une série de rencontres auprès des enfants (6 à 8) en cours d'année (en langue d'origine mais de plus en plus en français) où ils recevaient de l'information sur le développement de l'enfant, les objectifs de la maternelle, les activités, la préécriture, la préparation à la première année, tout ceci suivi d'échanges et d'ateliers durant le jour où parents d'origine canadienne-française étaient jumelés à des classes d'accueil, soit pour une initiation aux arts plastiques, soit pour aider en classe. Des parents y ont même pris goût. Le taux de participation était de 60 à 75 %. Au niveau de la première année, des activités conjointes de même type, plus centrées sur l'apprentissage de la lecture et l'écriture, ont été réalisées en collaboration.

Avoir un projet à réaliser ensemble est aussi un excellent moyen de rapprochement.

Mais il est difficile dans certains cas d'organiser des activités entre familles francophones et familles allophones car dans certains quartiers,

il ne reste plus de francophones « de souche » comme on se plaît parfois à le dire. Ainsi, j'ai une école à 97 % de clientèle de différentes origines. Ce n'est guère facile.

Mais j'ai approché un comité d'une autre école dont la proportion est inversée et une planification de rencontres est en train de se réaliser.

L'année dernière, j'ai organisé pour un groupe de parents de cette même école une excursion dans le nord de Montréal (Laurentides) et grâce à un organisme que je connaissais, ceux-ci ont pu entrer en contact avec d'autres familles et connaître un autre visage du Québec. Ils sont sortis enchantés de leur expérience. Avoir de l'argent, je me permettrais plusieurs expériences de ce genre ; ce serait un moyen pour inciter les Montréalais à mieux connaître les régions et, qui sait, à s'y installer si on leur offre de l'emploi.

Je souhaite également une meilleure compréhension du peuple québécois par la mise sur pied d'un projet sur son histoire et tout en faisant des liens entre celle du Québec et celle des Québécois de diverses origines.

Un rapprochement ne se fait pas sans difficultés : des préjugés de part et d'autre, des immigrants qui viennent s'établir ici, espérant n'y être que de passage ; ceux qui viennent en Amérique du Nord et non en terre française d'Amérique ; ceux qui sont moins scolarisés ; ceux qui viennent de petits villages ont tellement une grande adaptation à faire que le rapprochement est plus difficile. Parfois la volonté plus ou moins grande ou les difficultés à accepter des coutumes fort différentes ; des peurs injustifiées, mais présentes, contribuent à éloigner plus qu'à rapprocher.

Il faut accepter d'être patients ; par expérience, je le sais. On peut se heurter à des mentalités villageoises, à des coutumes où l'on n'accorde pas de liberté à la jeune fille, au déchirement dans la famille quand le jeune traverse son adolescence, crise parfois plus aiguë car le jeune est partagé entre ses coutumes familiales et ce qu'il vit à l'école et a de la difficulté à trouver sa véritable identité.

Pour moi, nous avons une société à bâtir et cela se passe par le rapprochement des familles. Nous avons une société qui refuse toute discrimination. Nous avons une communauté québécoise composée de citoyens égaux devant la loi et les institutions. Nous voulons une société inclusive et non émiettée. Il faut explorer, susciter et surtout soutenir toutes les initiatives visant à rapprocher familles québécoises et familles immigrantes.